

**STUDI
FRANCESI**

Studi Francesi

Rivista quadrimestrale fondata da Franco Simone

185 (LXII | II) | 2018

**OCTAVE MIRBEAU: UNE CONSCIENCE AU TOURNANT
DU SIÈCLE - sous la direction de Ida Merello**

La Brièveté sous la direction de Vigor CAILLET et Pascale AURAIX-JONCHIÈRE

Fanny Arama



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/13893>

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2018

Pagination : 347-349

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Fanny Arama, « *La Brièveté* sous la direction de Vigor CAILLET et Pascale AURAIX-JONCHIÈRE », *Studi Francesi* [En ligne], 185 (LXII | II) | 2018, mis en ligne le 01 août 2018, consulté le 06 septembre 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/13893>

Ce document a été généré automatiquement le 6 septembre 2019.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

La Brièveté sous la direction de Vigor CAILLET et Pascale AURAIX-JONCHIÈRE

Fanny Arama

RÉFÉRENCE

La Brièveté, in «Barbey d'Aureville» 21, sous la direction de Vigor CAILLET et Pascale AURAIX-JONCHIÈRE, Paris, Classiques Garnier, 2017, «Lettres Modernes Minard», 279 pp.

- 1 Le vingt-et-unième volume de la «Revue des Lettres Modernes» sur Barbey d'Aureville étudie le recours et les effets de la brièveté dans l'œuvre romanesque, critique et épistolaire de l'écrivain. Dans son introduction, Pascale AURAIX-JONCHIÈRE rappelle que la réflexion de Barbey d'Aureville sur la brièveté de l'écriture est évoquée dans ses *Pensées détachées*, publiées chez Lemerre en 1889. En outre, Barbey mentionne dans ses lettres à son ami Trébutien un «Cahier de Limailles» dès 1854, ces fragments épars qui constituent la limaille du fer qu'il scie: non son résidu, mais sa quintessence (Vigor CAILLET, «*Une licorne copulant avec les nuées*». *Éloge de la forme brève dans les "Lettres à Trébutien" de Barbey d'Aureville*, pp. 75-98). Le recueil de textes est divisé en trois sections réunies autour de la thématique de la brièveté. Chacune détaille les modulations de la poétique aurevillienne, envisagée sous les angles prévisibles 1) du paradoxe, 2) de la force, 3) du choc: autant de notions taillées sur mesure pour l'écrivain qui a toujours calculé ses effets en dandy avisé auprès de ses lecteurs.
- 2 Pour frapper les esprits durablement, le mondain doit savoir décocher ses flèches aphoristiques et maîtriser l'art de la pique brève et mordante. Il y a donc un art *oral* de la brièveté, lié à la légèreté et à l'amour du quolibet qui est avant tout un amour de la langue, plus qu'un goût de l'assaut. Barbey distingue les «pensées enchaînées», celles qui font la trame d'un livre, «le carquois plein», de la «pensée détachée», «la flèche qui vole», autrement dit, la fusée autonome, indépendante, qui provoque seule un effet vivace sur l'esprit du lecteur ou de l'auditeur. Est d'ailleurs souligné le lien entre l'art de la brièveté et l'éthos aristocratique mis en scène par Barbey dans son œuvre, éthos qui se place du

côté du «trait», de la «pointe» ou de la «flèche» qui charment en stupéfiant. La concision est le propre de l'esprit français hanté par la conversation, la causerie, au cours desquelles l'esprit peut briller en mots charmants et profonds, et échapper à la lourdeur du discours trop apprêté, qui mise sur l'intellect et oblitère pitoyablement l'intensité et la force de l'aperçu. En ce sens, Barbey critique littéraire a toujours fait l'éloge des écrivains dont le laconisme mordant indique l'agilité de l'esprit. Il loue par exemple Joubert, dont il admire «la gloire épurée, réduite, concentrée» («Joubert», dans *Les critiques ou les juges jugés, Les Œuvres et les Hommes*, volume VI, repris dans *Cr.* 2, p. 497) et dont les pensées furent recueillies pour la première fois par son ami François-René de Chateaubriand en 1838.

- 3 Dans son très convaincant article *La définition chez Barbey comme exercice et représentation du pouvoir* (pp. 117-133), Élise SOREL remarque qu'«avec des accents montaigniens, Barbey souligne la complexité de l'activité critique lorsqu'elle doit rendre compte de génies aussi indéfinissables que Heine et Shakespeare» (p. 117). Barbey semble de prime abord s'opposer à Taine qui aime à peindre le génie des hommes à travers une faculté maîtresse qui les fige. Néanmoins, il revient bien rapidement dans son œuvre critique sur cette affirmation et sa propension à résumer les personnalités par un trait dominant se vérifie dans nombre de ses articles: «Chateaubriand se caractérise avant tout par le mépris, Voltaire par l'esprit, Stendhal par l'énergie, Saint-Simon par l'amertume, Beaumarchais par la gaîté, Rousseau par l'envie, Paul de Molènes par l'héroïsme militaire. De ces exemples, il n'est pas difficile de conclure que Barbey, à l'égal d'un Taine et à l'opposé d'un Sainte-Beuve, se plaît à condenser son jugement en un trait définitoire, à épingle les particularités de chaque auteur et de chaque œuvre pour en tirer la substantifique moelle» (p. 119). En réalité, le goût de Barbey pour la définition révèle surtout sa tendance à corriger de manière polémique la *doxa* qui s'exerce sur les grands auteurs. Dans le domaine des lettres et des arts, le penchant définitionnel de Barbey lui permettrait ainsi de trancher et de fixer de manière autoritaire son jugement, et se rapproche en cela de son acception théologique, «c'est-à-dire d'un acte par lequel le magistère précise un point de dogme ou une vérité de foi, dès lors tenus comme une décision doctrinale infaillible» (p. 123).
- 4 La brièveté est également envisagée comme un art du fragment. Barbey y travaille consciemment dans sa correspondance, écrin par excellence de ses traits d'esprit, aphorismes, maximes. Le fragment est choyé par Barbey dans sa propension à proposer «un écho littéraire à la condition humaine» saisie dans son incomplétude (V. Caillet, *art. cit.*, pp. 75-98).
- 5 L'ouvrage de Barbey le plus cité est définitivement *Les Diaboliques*, dont l'efficacité, la diversité et la virtuosité narratives ne sont plus à prouver (Mathilde BERTRAND, «Dans la circonférence d'une médaille ou le tour d'une bague». *Barbey d'Aurevilly et la brièveté ou «l'intensité de l'effet»*, pp. 17-42 et Céline BRICAULT, «Fortiter», *poétique d'une épigraphe brève dans "Les Diaboliques" de Barbey d'Aurevilly*, pp. 143-170). Les différents personnages figurant dans ce recueil de nouvelles sont valorisés selon leur manière de prendre la parole, de la garder, ou de la retenir: leurs discours en disent plus long sur leur tempérament que n'importe quelle autre action. Le goût de la concision, voire parfois, du «non-dit» des héros au passé mystérieux, est entretenu par opposition à l'exhaustivité réaliste qui empoisonne et alourdit les récits réalistes et naturalistes du temps. C'est ainsi que Pascale AURAIX-JONCHIÈRE (*Jules Barbey d'Aurevilly et l'esthétique du fragmentaire*, pp. 59-74), en vient à parler d'une «double poétique du silence et de l'éclat» (p. 70) dans

Les Diaboliques. Dans *Brièveté et apologétique. De la nouvelle au roman* (pp. 135-152), Maud SCHMITT montre comment Barbey d'Aurevilly exploite l'*exemplum* médiéval – dont l'instrument principal est la brièveté – pour l'adapter aux besoins de ses récits apologétiques, dans ses nouvelles ainsi que dans ses romans, en en soulignant les similitudes ou au contraire, les écarts. La *brevitas*, étroitement associée à l'efficacité pragmatique du discours, trouve son accomplissement dans les récits aurevilliens, mais le Maître imagier de la Désobéissance (la formule est de Léon Bloy) en modifie souvent les modalités, pour aspirer à une plus grande complexité, ouverture, modernité romanesque. C'est là tout leur sel, leur équivoque, et ce qui fit que *Les Diaboliques* durent se justifier devant la justice instituée de l'Ordre moral lors du procès de 1874. Maître du Paradoxe autant que de la Désobéissance, Barbey romancier exprime son génie à travers l'omission volontaire des dénouements, acmée de brièveté «entendue comme poétique du manque» (p. 148), que Maud Schmitt définit comme une aposiopèse macro-structurale, fréquente dans les romans aurevilliens, exigeant du lecteur un recours à l'imagination. Seule, elle permettra de «pourvoir de sens un texte volontairement conçu en pointillés: la “chose sans nom” est d'autant plus terrifiante qu'elle n'est pas nommée» (p. 148), car ainsi elle stimule l'imagination. Les secrets innommables du recueil sont définitivement au cœur de la réflexion sur la brièveté (Alice de GEORGES-MÉTRAL, *La brièveté descriptive comme expansion narrative*, pp. 99-116 et Frédéric CALAS, *Ensorcellements expolitaires. Les dessous du style aurevillien dans “Les Diaboliques”*, pp. 43-58: «En fait la *brevitas* n'est qu'une illusion de brièveté. L'art de Barbey est un art du “dépli” faisant de la *brevitas* une *copia* en puissance», p. 43).

- 6 Dans la même perspective, Gérard PEYLET, à travers une étude de trois nouvelles extraites des *Diaboliques*, tente de dire *L'effroi, l'expérience de l'abîme et de la nuit* dans les récits aurevilliens (pp. 171-183). Comme l'ensemble des auteurs précités, Gérard Peylet montre comment Barbey utilise la brièveté, exprimée par un laconisme foudroyant, pour représenter la violence exprimée des émotions dont les personnages des *Diaboliques* sont victimes. La brièveté permet en ce sens la défense d'une conception esthétique de la littérature non partagée par les pairs naturalistes et réalistes de Barbey: à travers elle, le romancier et nouvelliste manifeste le refus de l'explication psychologique ainsi que du dénouement univoque, son goût prononcé pour l'image, le symbole et l'imaginaire tout puissant, et enfin la conviction que l'homme n'a d'intérêt que par ses gouffres. Barbey sait que l'esprit va toujours plus loin que la lettre et fait en sorte que celui du lecteur vogue au gré de ses caprices et des secrets que les personnages de ses récits (aussi prompts à prendre la parole qu'à la contenir, une fois prise) savent répandre dans les leurs. Le goût du secret, de l'allusion, du mot d'esprit parcimonieux trahit l'héritage libertin du conteur tout en combattant l'esprit cartésien qui prétend tout expliquer en nommant tout. Barbey défend l'innommable quand il est suggéré subtilement: «La poétique aurevillienne se sépare fondamentalement du modèle balzacien car le centre passionné du personnage s'avère être un abîme informulable par le récit dans lequel il s'absorbe et avec lui la matière même de l'histoire» explique Gérard Peylet (p. 182). G. Peylet a recours à la délicatesse et à la sophistication terminologique de Jacques Derrida pour rapprocher la tendance des deux écrivains à penser ce que ce dernier appelle une *restance*, «quelque chose qui n'entre dans aucune classe connue, ni famille répertoriée et qui n'y entrera jamais», «cette violence secrète [...] qui exténue l'effort taxinomique du langage».